

UNE ŒUVRE / UN REGARD

Lisière au bord d'une rivière de L.-G. Moreau (1740-1806)

À travers un petit commentaire d'une de ses œuvres, inconnue du public, j'ai souhaité rendre justice à un peintre français de la fin du XVIII^e siècle injustement méconnu. Parisien, fils d'un perruquier qui pratiquait aussi la peinture, Louis-Gabriel Moreau (dit « Moreau l'Ancien » car il avait un frère puîné qui connut le succès dans l'art de dessiner et de graver) eut une carrière en demi-teinte. N'ayant pas été élu à l'Académie royale de sculpture et de peinture, il appartint à l'Académie de saint Luc. Disposant semble-t-il, d'une certaine notoriété auprès du public, Louis-Gabriel Moreau peignit beaucoup et bénéficia de la faveur du comte d'Artois, futur Charles X, ce qui lui permit d'être hébergé au palais du Louvre où il put même demeurer lorsqu'au cours de la Révolution, ce dernier devint le musée que nous connaissons.

L'œuvre qui nous intéresse est une huile sur bois, « Lisière au bord d'une rivière », signée du monogramme LM mais non datée¹.



¹ Collection privée.

L'ensemble de ce tableau baigne dans une atmosphère assez sombre, la lumière du soleil étant arrêtée par une forêt épaisse dont les arbres immenses occupent presque toute la hauteur du paysage jusqu'à occulter le ciel qui n'apparaît que dans le coin supérieur droit. Au premier plan, tout en bas du tableau et baignés dans cette atmosphère vespérale, on distingue quelques grands pots en terre cuite contenant des plantes et deux nautoniers semblant attendre un client à qui faire traverser le cours d'eau.



Détail.

Sur l'autre rive, un grand escalier mène de la rivière à la forêt entre des éléments d'architecture dyssymétriques, décors empruntés à la scénographie des jardins en terrasses du XVIII^e siècle, avec des pots-à-feu et des sphères en pierre sur piédouche. Ces éléments se retrouvent dans plusieurs autres tableaux de Moreau et dans des dessins, à l'intérieur de cadres et d'atmosphères variés : ils font partie des accessoires préférés du peintre.



L.G. Moreau, paysages avec éléments d'architecture décorative.

D'une façon générale, les œuvres de Louis-Gabriel Moreau tournent résolument le dos à la « grande peinture » du XVII^e siècle, dont les chefs d'œuvre inspirèrent pourtant longtemps encore les peintres du siècle suivant : scènes mythologiques, portraits d'aristocrates ou de grands bourgeois. Toutefois, dans l'atmosphère de retour à l'Antiquité, de nouveaux thèmes apparaissaient avec, en particulier, la peinture de ruines dont Giovanni Paolo Panini puis Hubert Robert (« Hubert des ruines ») furent les grands représentants. Ce dernier a probablement exercé une certaine influence sur Louis-Gabriel Moreau, à en juger par l'ambiance nostalgique qui imprègne certaines de ses œuvres. S'il ne s'adonna pas à la peinture de ruines, les nombreux éléments architecturaux qui parsèment ses œuvres leur confèrent une ambiance passéiste, comme s'il s'agissait des ruines d'un grand parc dans lequel la nature aurait repris ses droits et démantelé les aménagements en terrasses imposés par la main de l'homme.



Hubert Robert, Variation sur le Panthéon,
Pinacothèque de Munich.

Louis-Gabriel Moreau ne peint pas de portraits, seulement des scènes d'extérieur dans lesquelles l'être humain occupe une place réduite. Dans ses tableaux, on repère aisément trois caractéristiques récurrentes dont la plus frappante est la place importante occupée par le ciel, lui-même caractérisé par des nébulosités lumineuses et estompées. Ses « ciels mouillés ² » envahissent toute la partie supérieure de la composition et ne laissent à la nature et aux humains qu'un espace parfois très réduit en bas du tableau.

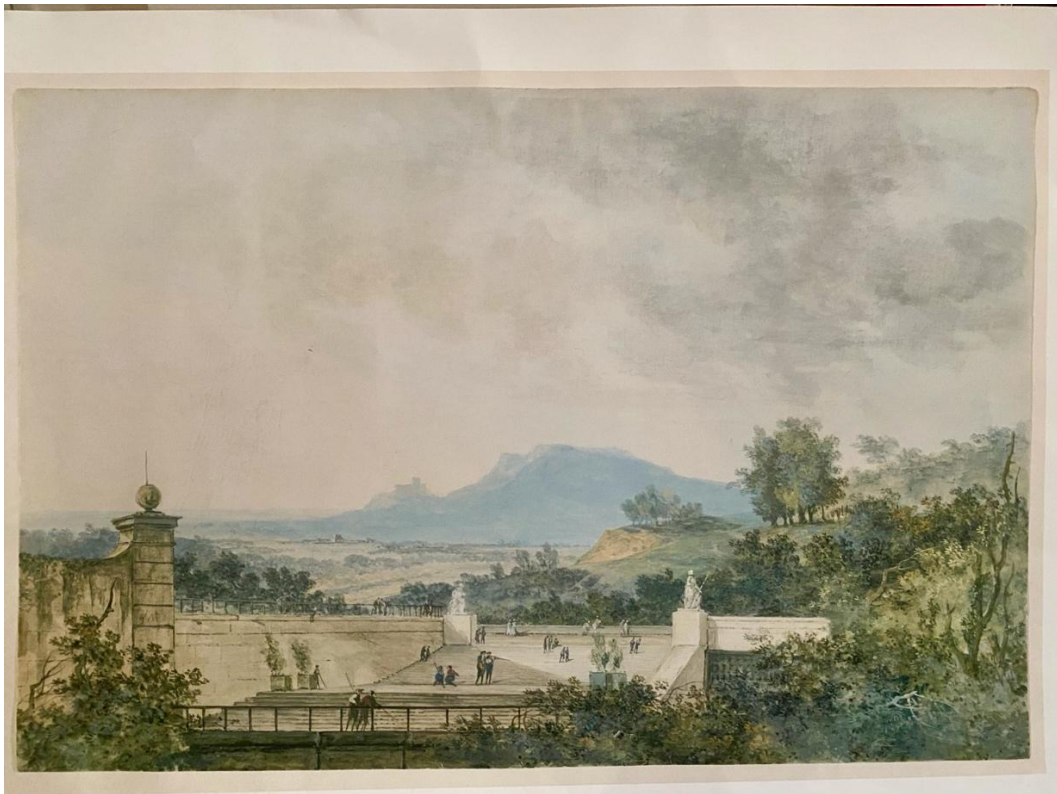
² On me pardonnera l'anachronisme de cette citation de l'Invitation au voyage de Baudelaire...



Moreau, parc imaginaire.

Cette caractéristique ne se trouve pas dans notre tableau, dans lequel ce sont de grands arbres, d'une hauteur exagérée, qui cachent presque complètement le ciel laissant seulement passer une lumière crépusculaire qui contraste étrangement avec l'éclairage assez vif descendant sur l'escalier et les personnages du bas du tableau. Une seconde caractéristique est la présence de personnages toujours très petits par rapport à l'ensemble de la scène et qui ne sont rien de plus que des figurants posés là pour ainsi dire par hasard ou, du moins, dont on ne saurait décrire le rôle ou la raison d'être. Enfin, troisième caractéristique, apparaissent très souvent des éléments d'architecture décorative à l'antique, empruntés aux parcs et fabriques de l'époque de Louis XVI.

Ces deux dernières caractéristiques sont éminemment présentes dans le tableau qui nous occupe : on ne saurait dire qui sont — ni ce que font — les personnages, tous groupés en bas du tableau, environnés d'une nature gigantesque et de pièces d'architecture dont la logique nous échappe — sans doute parce qu'elle n'existe pas : l'escalier qui occupe le centre de la scène s'élève à partir d'une berge naturelle sans aucun aménagement et donne accès à une forêt sauvage... Il a quelque chose d'incongru qui prête à la réflexion ou plutôt à la rêverie, car cet escalier perdu paraît être le vestige d'un magnifique jardin en terrasses... De tels escaliers se retrouvent dans plusieurs œuvres de notre peintre.



L.-G. Moreau, paysage imaginaire.

On ajoutera que les deux grands arbres d'une taille anormalement grande et dont les troncs croisés dessinent un X, qui occupent dans notre tableau le premier plan de la forêt, se retrouvent aussi dans plusieurs œuvres de Louis Moreau, dessinant comme un mystérieux pictogramme naturel.



Moreau, Jardins imaginaires aux grands arbres.

En définitive, le tableau que nous considérons paraît à la fois banal et énigmatique : banal en ce qu'on y retrouve des poncifs chers au peintre, énigmatique parce que le lieu n'est pas identifiable, ni même définissable clairement et parce qu'on ne comprend pas à quoi

sont occupés les personnages. Quant aux éléments d'architecture représentés, ils sont évidemment empruntés aux parcs et fabriques de l'époque classique. Mais ce classicisme est complètement subverti par l'atmosphère presque onirique qui imprègne le tableau : il ne me paraît pas exagéré d'y reconnaître une sensibilité préromantique annonciatrice des temps nouveaux. Ne sommes-nous pas là, beaucoup plus que chez Jean-Jacques Rousseau, trop occupé à pleurer sur lui-même, quelque part entre la forêt de Chateaubriand :

« Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré !
Dans vos sombres détours, en rêvant égaré,
J'éprouve un sentiment libre d'inquiétude !
Prestiges de mon cœur ! je crois voir s'exhaler
Des arbres, des gazons une douce tristesse :
Cette onde que j'entends murmure avec mollesse,
Et dans le fond des bois semble encor m'appeler.³ »

et les *Fêtes Galantes* de Verlaine :

« Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.
Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.
Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.⁴ »

Si l'on considère que la technique picturale de Louis-Gabriel Moreau est d'une grande qualité, sa touche extrêmement légère, ses effets de lumière remarquablement nuancés, il me paraît légitime de reconnaître chez ce peintre un peu oublié un artiste de haute qualité, au tempérament méditatif, qui mérite sans doute beaucoup plus que l'humble hommage que j'ai essayé de lui rendre ici...

³ Fr. r. de Chateaubriand, *Tableaux de la nature*, 1784-1790.

⁴ P. Verlaine, « Colloque sentimental », *Fêtes Galantes*, 1869.